

DAME NEIGE

*Princesse taciturne, immobile et transie,
Dame Neige est couchée à travers la vallée
Et la plaine : sa robe, à traîne immaculée,
S'accroche au toit de chaume, à la branche moisie.*

*Ecureuil, lièvre, loup, que la mort rassasie,
Marquent sous les sapins leurs légères foulées,
Et des oiseaux de deuil passent, rauques volées,
Dans la lividité d'un ciel sans éclaircie.*

*Avant que le soleil d'un trait vainqueur ne change
Ses diamants en pleurs et sa blancheur en fanque,
La fille de l'Hiver en son rêve polaire*

*Repose : et cependant qu'un vent de bise enchaîne
La fuite des ruisseaux, la Dame froide et claire
Couve le germe obscur de la moisson prochaine.*

MARC LEGRAND

SOUVENIR DE L'ANNÉE TERRIBLE

Nous publions aujourd'hui la jolie anecdote ci-dessous, écrite spécialement pour LE MONDE ILLUSTRÉ, il y a quelques années, par M. Jules Hirtz, pharmacien, en notre ville.

Le *Courrier des Etats-Unis* a déjà raconté les tracas et les tribulations sans nombre auxquels on soumettait les vieux pensionnaires du gouvernement français, domiciliés en Alsace-Lorraine.

Ces vétérans habitaient là, soit par amour du sol qui les a vus naître, soit parce qu'ils sont propriétaires d'une maisonnette ou d'un lopin de terre dont ils n'ont pu se déister. Mais la plupart surtout sont restés pour ne pas céder leur place aux Prussiens, subissant toutes les avanies, toutes les saletés en Spartiates, demeurant quand même comme une protestation constante et muette, contre la force primant le droit.

Bon nombre d'entre eux n'aurait jamais eu l'énergie ni le courage de consommer ce sacrifice, s'ils avaient pu prévoir qu'ils verraient régner sur les pays annexés le troisième empereur Allemand.

Ils avaient la ferme conviction que leur séparation de la France ne serait que de courte durée, et que ces reîtres honnis, ces pillards de Saint-Cloud, ces incendiaires de Bazeilles, ces massacreurs de Châteaudun disparaîtraient plus vite, oh ! oui, beaucoup plus vite de ce sol si français.

Hélas ! avec le temps écoulé, leur situation n'a fait qu'empirer. Après Guillaume, Frédéric : Frédéric, ce roi moribond, qui aurait pu se faire oublier, regretter peut-être sans les instigations de notre bête noire, de notre mauvais génie, le prince de Bismarck. Cette âme damnée, par ses intrigues, a su lui arracher à son lit de mort ces décrets qui mettaient tout annexé dans la position d'un paria ; ces décrets qui ont, par leur barbarie digne des temps féodaux, rendu à jamais la mémoire de Frédéric odieuse et exécrée à tout Alsacien-Lorrain.

Après Frédéric, Guillaume II, dit Fracasse de Bras-Court ! Lui, on ne sait pas encore ce qu'il leur réserve, mais ce ne sera rien de bon. Son amour de la paix, avec ses protestations hypocrites, peu sincères, ne l'empêcheront pas de chercher, par tous les moyens détournés qui peuvent germer dans sa cervelle de teuton, la réalisation de son rêve d'ivrogne et d'ambitieux.

Rêve et ambition chimériques consistant à ne vouloir boire ni Champagne, ni Bourgogne, que quand ces deux provinces françaises feront partie intégrante de son empire. Heureusement que, comme dans La Fontaine, le raisin est trop vert, et puisse ce rêve tant caressé hanter pendant de longues nuits à l'état de cauchemar le sommeil de Sa Gracieuse Majesté !

Ou espérons plutôt que, fatiguée de tant d'insomnies, Sa Majesté préférera acheter, en belles pièces d'or allemandes, le vin d'Alsace en France et cuver son Jockey ou sa bière blonde de l'autre côté du Rhin. Si toutefois messieurs les socialistes veulent bien lui en laisser les loisirs.

* *

Un bien brave homme, le père Lutz, vieux grognard

du premier empire, qui avait traîné ses guêtres à travers toutes les capitales du continent européen.

C'était un vétéran, grenadier de la vieille garde, brave qui n'avait pas froid aux yeux, et que nous écoutions tout oreilles, son petit-fils Charles et moi, quand dans les longues veillées d'hiver, il racontait les batailles et les combats de cette terrible épopée. Quand il se plaisait à nous faire le récit de ses campagnes d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, de Russie et de France, comme il se raidissait ; mais quand il nous parlait de son idole, du grand Napoléon, alors ses yeux lançaient des flammes et il redevenait jeune homme. Nous, nous étions en extase : il nous semblait un titan et il nous paraissait grand comme les chevaliers de nos légendes.

Rentrés chez nous, nous ne rêvions que coups de sabre, croix et épaulettes. Nous défoncions les carrés ennemis, nous montions à l'assaut des forteresses et des redoutes avec une telle ardeur que nos couchettes ébranlées en craquaient.

A douze ou treize ans nous nous séparâmes ; Charles suivit sa vocation, s'engagea à dix-sept ans au 99^{ème} de ligne qui faisait campagne au Mexique, et je ne le revis que l'année du tirage au sort.

Il nous revint en congé de convalescence, un coup de sable dans le flanc, hâve, bronzé, maigre, miné par les fièvres mexicaines et absorbant pour se remettre des quantités de quinine à faire dresser les cheveux d'un homéopathe.

Pas fier, très content de nous revoir et de respirer l'air natal. Mais nul ne saurait décrire la joie et le bonheur du grand-père Lutz : avec quel orgueil il contemplait la croix de la Légion d'honneur qui brillait sur la poitrine de son petit-fils et ses galons de sergent-major. En lui il se sentait rajeunir, il ne pouvait se lasser de l'admirer. Il rayonnait. A tout chacun il aurait voulu raconter à quelles actions d'éclat son Charles devait sa croix et ses galons.

Son bonheur devait être porté, ce jour-là, à son apogée et son ambition de vieux soldat à la limite extrême de ses désirs. Quand les conscrits pénétrèrent par rangs dans la grande salle de l'hôtel de ville, et qu'à l'appel du nom de Charles Lutz, le préfet baron de Prou se leva ; s'adressant à tous les conseillers généraux, maires, adjoints et échevins du canton réunis pour la circonstance :

— Messieurs ! tout le monde debout !

Et, d'une voix de commandant au brigadier de gendarmerie :

— Brigadier, faites présenter les armes.

— Portez armes ! ! ! Présentez armes ! ! !

Au milieu d'un silence solennel, le préfet lui donna une accolade fraternelle et le fit asseoir à sa droite.

— Messieurs, je vous présente un brave et vaillant défenseur du drapeau de la France. Conscrits, imitez son exemple, et la Patrie vous en sera reconnaissante.

Le baron de Prou était alors commandeur de la Légion d'honneur, et, en sa qualité d'ex-colonel, il se connaissait en hommes.

Ah ! mille tonnerres ! le père Lutz que n'avaient pu faire broncher ni les cosaques, ni les Kaiserlicks, pleurait comme un enfant, et son ami le brigadier Grueber, qui avait connu Charles tout petit, faisait de même.

Ce jour et le jour où il fut décoré par Napoléon I^{er}, c'étaient les deux plus beaux jours de sa vie.

Nous autres, conscrits, émus, nous avions grandi de cent coudées, et la harangue du Préfet nous fit presque oublier les mauvais numéros qui furent le partage de la plupart d'entre nous. Car, dans ce moment, nous aussi nous rêvions à la possibilité de conquérir un peu de cette gloire et cette croix qui valait tant d'honneur à notre camarade, honneur qui rejaillissait sur nous, sur le canton, et surtout sur notre village.

* *

Par un caprice du sort, juillet 1870 nous revit de nouveau ensemble, au 1^{er} régiment d'infanterie de ligne, division de Cissey, corps L'Admirault, 4^e corps, armée du Rhin.

Armée du Rhin ! O amère dérision, nous ne devions, hélas ! voir le Rhin et le traverser que comme captifs et prisonniers de guerre.

Unis par l'amitié, mais virtuellement séparés par toute la distance à franchir entre l'épaulette du sous-lieutenant et la sardine de laine du caporal, je fus néanmoins, grâce à sa protection et aux troupes causées par les balles allemandes, rapidement promu fourrier.

Le 18 août, à Saint-Privat, entre Armanvillers et le plateau de la ferme de Moscou, nous tenions une bien vilaine position, mais qu'il fallait sauvegarder à tout prix : telle était la consigne.

J'eus l'occasion d'y admirer sa belle tenue au feu, malgré une canonnade furieuse habilement dirigée par l'artillerie saxonne ; froid, impassible, il semblait être dans son élément comme une salamandre. Ah ! l'horrible route de Gravelotte à Conflans, qui nous faisait face avec son interminable ligne de peupliers et qui semblait cacher un canon crachant la mort, presque derrière chacun de ses arbres.

Tenant notre position quand même, nous fûmes pris en flanc vers quatre heures de l'après-midi, par la Garde Royale Prussienne. Sous une fusillade épouvantable, nous nous aperçûmes que notre retraite était coupée. Pas moyen d'arriver à Saint-Privat : les Allemands, maître de Gravelotte, nous cernaient et fauchaient nos rangs.

Etre pris avec le drapeau ! Quelle honte ! Non ! non ! jamais ! Hélas ! combien en tombait-il autour de ce drapeau, devenu centre des efforts ennemis. Un moment, la hampe de la loque sacrée passa dans mes mains : électrisé par son contact, j'aurais défié le monde entier, et les ennemis me paraissaient des pygmées. Deux ou trois obus, lancés dans notre tas, me firent faire la pirouette et me couvrirent de terre. Etourdi d'abord, je me relevai en me tâtant pour savoir si je n'étais pas détérioré ; je vis le drapeau entre les mains de Charles. De sa voix de stentor, il commanda de sonner le ralliement et battre la charge.

Drapeau en tête, aux cris de : Vive la France ! nous nous jetâmes tête baissée sur les Allemands. Comment avons-nous réussi à faire une trouée et culbuter l'ennemi qui nous barrait le passage ? Je l'ignore. Beaucoup de cris, de bruit et de vociférations, pas mal de horions, enjambée, au milieu de la fumée intense, par dessus les corps d'amis et d'ennemis mourants et blessés, et cela y était. Le drapeau, l'honneur, l'essence, l'âme du régiment était sauf.

Combien, le lendemain matin, en manquait-il au rapport et à l'appel ? La plupart de nos officiers et neuf cent cinquante hommes de l'effectif du régiment, ainsi que nos sacs, campements, etc. Mais notre drapeau, plus cher que jamais, nous était resté.

Charles Lutz fut rappelé à l'ordre du jour, par une citation extraordinaire, et nommé capitaine séance tenante par les généraux de Cissey et L'Admirault.

Capitaine à vingt-trois ans, décoré, plusieurs citations à l'ordre du jour pour actions d'éclat. Quel avenir ! Quel horizon immense s'ouvrait devant lui !

Quelle joie pour son grand-père ! Quel honneur pour notre village.

* *

Hélas ! le 30 août, à la bataille de Noisseville, entre Servigny et Sainte-Barbe, à l'assaut de la côte, un obus en éclatant tua le capitaine adjudant-major. Charles en s'élançant vers lui, pour le soutenir, pour l'empêcher de tomber de cheval, eut lui-même la poitrine fracassée par un second projectile.

Dans la chaleur de l'action, je n'eus même pas la triste satisfaction de lui toucher une dernière fois la main.

C'était après les jours sombres de Gravelotte,
Bazaine l'escariote
Venait de vendre Mets aux réîtres Allemands.
FRECHETTE.

Echappé de captivité, rentré chez moi, je reculais toujours le moment, où je serais forcé de broyer le cœur du pauvre grand-père Lutz, et lui apprendre la triste, mais héroïque fin de son pauvre Charles.

Hélas ! triste besogne : il ne trouva pas une larme à sa douleur profonde, et il se complaisait à se faire répéter comment il était mort.

— Oh ! merci, mon Dieu, ce qui me console c'est qu'il est mort en brave et en soldat. Te souviens-tu, mon ami, du jour du tirage au sort ? J'étais trop heureux, trop fier ! Dieu m'a puni dans mon orgueil. C'était